

## **AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE...**

Patrice Heems  
Professeur des écoles spécialisé  
École Pierre et Marie Curie, Fresnes-Sur-Escaut

Juin 2005. Dans une vingtaine de jours viendront les vacances. Comme tous les matins de classe, à 8 heures 20, je vais ouvrir la grand-porte de la cour. C'est la fin de l'année. La fête d'école a lieu dans deux jours. Dans une semaine je commencerai à inscrire les nouveaux élèves de l'an prochain. Je suis fatigué. J'ai eu du mal à me lever et j'ai failli être en retard. Mais il faut y aller, alors je lance un « Bonjour ! » enthousiaste en tournant la clé dans la serrure. Je demande en souriant aux enfants qui s'accrochent aux barreaux de reculer un peu et je pousse le lourd battant de la grille provoquant la traditionnelle bousculade de poussettes et de cartables à roulettes. Je dis : « Bonjour Dylan ! » à un Dylan endormi qui passe devant moi sans paraître me voir. Sa maman soupire, Dylan s'arrête et me salue puis s'en va vers sa classe. Je réponds : « Bonjour Aline ! » à une Aline visiblement très en forme. Je dis : « Du calme Manu ! » à un Manu une fois de plus surexcité qui vient de remonter la rue à fond de train et rentre dans la cour en bourrasque en bousculant trois ou quatre élèves. Il s'arrête, me lance un « Bonjour Monsieur » essoufflé puis repart en courant vers les toilettes. Une petite fille s'avance, me tire par la manche pour que je me penche. Elle veut me faire un bisou. C'est une petite fille comme beaucoup d'autres : des boucles blondes, un t-shirt « Barbie » rose, un cartable « Barbie » rose, des baskets « Barbie » roses. Il y a des enfants qui sont très « bisous » : ils vous embrassent le matin en arrivant, le midi en repartant et ils recommencent l'après-midi. Mais la petite « Barbie » ne le fait jamais. Je tends la joue en disant : « Bonjour ma belle ! » comme je le fais à toutes les petites filles de l'école dont je ne connais pas le prénom et je la regarde se diriger vers sa classe. Elle

est en CE1. Cela veut dire qu'elle est dans l'école depuis deux ans. À la rentrée prochaine elle ne sera plus là mais à l'école du niveau II, quelques rues plus loin. On se sera croisé pendant deux ans et à part ce surprenant bisou, on se sera quasiment ignoré tout le temps. Bien sûr elle sait qui je suis : je suis le directeur de l'école, celui qui joue de la guitare à la chorale, celui qui gronde les enfants pas sages, celui qui accompagne les élèves à la cantine, celui qui vient tous les après-midi dans sa classe pour chercher ceux qui ne savent pas bien lire. Et moi aussi je sais beaucoup de choses sur elle. Je ne connais pas son prénom au bout de deux ans, cela veut donc dire qu'elle n'est pas en difficulté scolaire et que l'instituteur spécialisé que je suis n'a jamais eu à travailler avec elle. Cela veut dire qu'elle est sûrement très sage et que le directeur d'école que je suis n'a jamais eu à la rappeler à l'ordre. Cela veut dire également que pendant ces deux ans, ni le papa, ni la maman ne sont venus me parler d'elle à cause de la cantine ou d'un vêtement déchiré ou d'un bonnet perdu. Cela veut dire qu'elle n'a jamais été malade en classe et que je n'ai jamais dû téléphoner pour qu'on vienne la chercher. Elle aura traversé ces deux années à l'école Curie sans le moindre heurt et il est plus que probable que toute sa scolarité se continuera ainsi tranquillement. À la fin, l'école aura rempli son rôle : ma petite « Barbie » aura reçu le bagage nécessaire pour se débrouiller dans la vie avec à la clé un ou deux diplômes pour certifier qu'elle aura toujours été bonne élève. Après, c'est une question de chance...

L'objet du présent numéro de la revue *Recherches* est de s'arrêter un temps sur les « valeurs » autour desquelles repose notre pratique professionnelle. C'est une question fort embarrassante. Réfléchir sur ses valeurs, ses principes, son engagement moral et professionnel n'est jamais sans danger. Au quotidien, c'est exactement le genre de question qu'on ne se pose pas. Notre métier, mon métier, c'est d'apprendre à lire à des enfants (je sais que normalement, on considère que les missions d'un instituteur ne se limitent pas à l'enseignement de la maîtrise de la langue mais je me propose d'expliquer plus loin pourquoi je pense le contraire.) Puisque c'est mon métier, je fais mon métier. Je le fais le mieux possible, en cherchant, en conscience, à améliorer chaque jour mes compétences. Après tout, il n'y aurait rien de déshonorant à cesser ici la réflexion : un garagiste ou un marchand de sucettes ne doit pas souvent s'interroger sur les « valeurs » de sa mission. Seulement voilà, le métier d'enseignant n'est pas tout à fait aussi simple à ce niveau. D'abord, parce que l'école de la République a pour vocation de former des citoyens et qu'il y a évidemment dans cette mission une dimension morale sur laquelle il est fatal de s'interroger un jour ou l'autre. Entre le citoyen de 1883, contemporain de Jules Ferry, ce citoyen républicain, anticlérical, patriote et nationaliste que les « hussards noirs » avaient pour fonction d'instruire et celui de 2005, tout le monde a bien conscience que quelque chose a changé. Il me vient d'ailleurs à l'idée que l'instituteur d'il y a un siècle devait avoir une vision beaucoup plus claire de sa fonction car le « profil » du « citoyen de demain » que la société attend aujourd'hui de son école est bien flou. Il faut que celui-ci soit « européen », sans doute. Qu'il soit tolérant, exempt de toute pensée xénophobe certainement. Il serait bon qu'il soit un peu écolo (l'éducation au développement durable vient d'entrer au programme de l'école élémentaire.) Enfin, comme le rappelle le Ministre de l'Éducation Nationale dans sa lettre aux enseignants du 30 août 2005, il faut qu'il ait la « volonté de s'engager, de réussir et de se réaliser », qu'il « trouve sa place, donc sa dignité dans

la vie active » et qu'il ait pour cela acquis « les outils de son autonomie et les clefs de son insertion dans la société. » Certains jours, un peu désespéré, je me dis que cette insertion sociale attendue dans ce discours très officiel ne signifie rien d'autre que la participation à la mécanique économique, à la bonne marche de la sacrosainte croissance. Difficile alors, en tous cas pour moi, de trouver dans ce « projet » les fondements d'une vocation d'instituteur. Pour ma part je ne puise pas ma motivation professionnelle dans cette idée que si mes élèves sont bien formés, ils pourront plus tard trouver des emplois hautement qualifiés ce qui leur donnera de hauts revenus et donc leur permettra de beaucoup consommer. Qu'on ne s'y trompe pas : j'ai énormément d'ambition pour mes élèves. Mais cette ambition je peux la résumer en une phrase : je veux qu'ils aient la possibilité de choisir. Et ce n'est pas gagné d'avance.

À quoi cela sert-il d'être instituteur ? Pour être plus précis, à quoi cela sert-il d'être un *bon* instituteur ? Un instituteur consciencieux, compétent, qui se remet en cause, qui cherche à augmenter ses compétences, à modifier judicieusement ses pratiques pédagogiques, bref un instituteur dont l'exercice de la profession s'appuie sur un certain nombre de principes et de « valeurs. » Voyez ma petite « Barbie », elle terminera son cursus scolaire sans incident et ceci quels que soient les instituteurs et les profs, bons ou mauvais, qu'elle aura croisés sur sa route. L'École fonctionne très bien pour cette sorte d'enfant, elle remplit parfaitement son rôle comme une mécanique bien huilée. L'École, reconnaissons-lui ce mérite, abîme rarement les bons élèves. On introduit vers l'âge de deux ou trois ans, un enfant en bon état dans la grosse machine éducative, on laisse tourner quelques années et on attend que sorte de l'autre côté, quelques années plus tard un adulte en bon état, prêt au travail, avec un BTS ou une maîtrise. L'instituteur de CM1 était un débutant un peu débordé, le prof d'anglais de 4<sup>e</sup> un dépressif souvent absent mais cela n'a pas empêché la machine de tourner. Par contre si on introduit dans la machine un enfant un peu cassé, un enfant qui ne maîtrise pas bien le langage oral, qui a une histoire personnelle un peu compliquée, on peut être sûr que la machine le recrachera très vite, un peu plus abîmé, sans posséder tous les « outils de son autonomie » et toutes « les clés de son insertion. »

Dès lors, tout paraît simple, en tout cas au niveau des principes. Ce qui fait la « valeur » d'un enseignant c'est son souci de limiter la casse et sa capacité à le faire. CQFD ou « comment enfoncer une porte ouverte ? »

Soyons sérieux, de même qu'il n'existe pas d'élève qui soit volontairement en échec scolaire, il n'existe pas beaucoup d'instituteurs que l'échec scolaire d'un de ses élèves laisse indifférents. Nous sommes tous pareils, nous voulons tous qu'ils réussissent. Je fais le constat chaque année que les jeunes maîtres sortent de l'IUFM mieux formés qu'auparavant, qu'ils dominent notamment beaucoup mieux, dès le commencement de leur carrière, la théorie de l'apprentissage de la lecture. Il y a les REP, les assistants d'éducation, les CP dédoublés, la baisse des effectifs dans les classes. Même si au quotidien on a parfois envie de râler parce qu'on est fatigué, parce qu'on se sent débordé et impuissant, il faut bien admettre que l'école a aujourd'hui plus de moyens humains et matériels que jamais. Et pourtant cela ne marche pas. Il y a encore des élèves en échec, il y aura toujours des élèves en échec qui laisseront à leurs Maîtres un goût amer et, ce qui est bien pire, il y aura toujours des élèves brillants pour lesquels l'école n'aura aucun effort à fournir.

Je l'ai dit, je n'aime pas me poser ce genre de questions : « Pourquoi je fais ce métier ? À quoi sert-il ? En quoi est-il utile ? » On ne peut pas trouver d'énergie et d'enthousiasme dans la réponse à ces questions. Surtout si on est, comme moi, instituteur spécialisé dans un secteur difficile et que l'on considère la longue liste des enfants avec lesquels on a travaillé et qui ne trouveront jamais leur « place » donc leur « dignité dans la vie active » telle que peut l'imaginer le Ministre de l'Éducation Nationale d'un gouvernement libéral. La tentation du « À quoi bon ! » est alors très forte.

Sauf que...

Sauf que ce n'est pas la bonne question !

Il faut que je vous parle un peu de Damien. Damien lui aussi se trompe de question... Tout le temps... Damien lui aussi demande « Pourquoi ? »... Jamais : « Quand ? », jamais « Où ? », jamais « Comment ? ». Cela donne des phrases du genre : « Pourquoi on va bientôt à la cantine pourquoi j'ai faim ? » Alors, évidemment, on ne comprend pas toujours bien ce qu'il veut dire et ce qui est plus grave, Damien ne comprend pas bien tout court. C'est difficile d'organiser sa pensée quand on n'a pas les bons mots c'est à dire les bons outils pour le faire.

Quand j'ai commencé à réfléchir au contenu de cet article j'ai fait exactement la même erreur que Damien : J'ai mis un « pourquoi ? » à la place d'un « comment ? ». Je suis fonctionnaire d'une administration qui n'est pas performante à cent pour cent, et alors ? Je ne vais pas m'asseoir sur le bord du chemin et attendre. Je ne vais pas militer pour une société sans école. Je ne vais pas non plus me gonfler de prétention et me mettre à croire que je vais changer tout cela tout seul. Être instituteur c'est essayer de limiter la casse, ce n'est pas réparer le monde. Tant pis, j'en prends acte et je continue.

« Comment j'enseigne ? » et non pas « Pourquoi j'enseigne ? » Voilà la seule question qui vaille la peine qu'on s'y arrête. Voilà la question qui permet de réellement réfléchir sur les « valeurs » de ce métier. Il m'a fallu beaucoup de temps avant de me poser cette question-là. C'est normal : c'est une question que l'on ne peut se poser que quand cela va mieux. Quand on débute comme instituteur, on bidouille, on cafouille, on trifouille. Entre les illusions et les idées reçues, l'assurance de la jeunesse et les inévitables doutes, on est souvent à côté de la plaque. Combien d'heures de travail à rédiger des préparations interminables qui déboucheront sur des séquences de classe chaotiques ? Combien d'exercices mal conçus, trop longs, trop faciles, en tout cas inadaptés ? Combien de moments de colère parce « qu'ils ne comprennent rien » ? Combien de sensations d'échec faut-il avant que l'on puisse entrer dans sa classe avec le sentiment de la maîtrise ? Et entre ce moment-là et celui où l'on peut enfin dire : « Voilà comment je fais classe... Voilà ce que je fais avec mes élèves et voilà pourquoi je le fais ! », le temps est plus long encore.

Il m'a fallu des années. Expliquer comment j'enseigne, je sais le faire vraiment depuis Matthieu. Quand Matthieu est arrivé à l'école, il y trois ans, personne, ni parmi les adultes ni parmi les élèves, ne comprenait rien à ce qu'il disait. La « langue » que parlait Matthieu était faite de morceaux de mots, de bouts de syllabes et de beaucoup de gestes. Et Matthieu avait tant de choses à raconter. Il adorait venir dans ma classe à cause du « quoi de neuf ? ». Tous les jours, sans façon, mes élèves et moi on se donne de nos nouvelles. Moment de convivialité, séquence de langage, exutoire aux petits soucis, le « quoi de neuf » est tout cela et bien d'autres choses à

la fois. Quand arrivait le « quoi de neuf Matthieu ? » je le voyais soupirer, se concentrer, froncer les sourcils et se lancer. Souvent je ne comprenais rien, parfois je faisais semblant, en hochant la tête. Parfois, rarement, j'attrapais un début de mot et je réussissais alors en interrogeant, reformulant, interrogeant encore, à l'accompagner jusqu'au bout de son histoire ce qui nous laissait tous les deux contents de nous. Ça l'énervait quand je ne comprenais pas. Quand il cherchait un mot en claquant des doigts, projetant tout son corps en avant pour que cela sorte je sentais en lui comme une rage impuissante. Et puis un jour je suis venu à l'école avec un nouveau T-shirt et Matthieu sautait sur le canapé de la classe en le regardant, excité comme une puce :

« A sais ! A sais ! Ééc Clatone. »

Moi, surpris évidemment :

« Tu connais Eric Clapton ?

– Ééc Clatone fait itar

– Oui, il joue de la guitare, et tu connais ?

– Oui ma père a CD a DVD... A fait... »

Et voilà Matthieu qui se met à mimer Clapton, pieds joints, le corps penché en arrière, les yeux fermés levés au ciel et les mains crispées sur une Fender imaginaire.

« Et te connais Cidici ? A Fait... »

Et le voilà maintenant mimant Angus Young tirant la langue, les deux index en guise de cornes diaboliques.

« AC-DC, tu connais AC-DC ? Non !!!

– Si, ma père CD Cidici et Rigalagère

– Rory Gallagher ?

– Oui ma père plein CD. »

On venait de se trouver, Matthieu et moi, un inépuisable sujet de conversation. Et qui plus est un sujet totalement cabalistique pour les autres élèves ce qui le plongeait dans le ravissement. Quelque chose dans son regard semblait dire : « Ce n'est pas parce que je parle mal que vous ne comprenez rien, c'est parce que vous n'y connaissez rien ! »

Tous les jours, pendant des mois, j'ai eu droit à l'interro : « Connais IdZiplin ? Connais Dip Peupeul ? » Et on bavardait de Deep Purple et de Led Zeppelin. Et il éclatait de rire quand, à la chorale, je jouais à la guitare deux ou trois notes de l'intro de « I can't get no (satisfaction) ». Un jour, son père est venu. C'était la première fois qu'on le voyait à l'école. Il est venu à pied, de l'autre bout du Marais de Vicq, avec un sac plastique rempli de CD qu'il avait envie de me prêter. On a parlé de musique, on a parlé de Matthieu qui ne mangeait rien à la cantine, on a parlé de l'école : « C'est drôle, m'a-t-il dit, un prof qui aime le rock. » J'ai répondu : « C'est drôle, un garçon de six ans qui connaît les Stones ! » Depuis le papa de Matthieu vient souvent à l'école. On s'échange des disques, des vidéos. On cause...

Matthieu s'est mis doucement à apprendre à lire. Quand il lit à haute voix, tout le monde comprend ce qu'il dit. Et plus il lit, mieux il parle. Et comme il aime parler, il parle beaucoup. Pas à n'importe qui et pas de n'importe quoi. Avec moi et avec son père, il parle musique, avec sa maîtresse, il parle des soucis de santé de ses parents, avec ses copains, il parle de Jackie Chan. Matthieu choisit ses sujets et ses interlocuteurs parce qu'il aime qu'on l'écoute et qu'on le comprenne.

C'est grâce à Matthieu que j'ai réellement compris toute l'importance de la parole dans l'apprentissage. Je ne parle pas de ma parole, de cette parole du maître qui transmet son savoir mais de la parole de l'enfant qui apprend. C'est si difficile pour Matthieu de dire quelque chose. Mais il a compris confusément que « dire » était essentiel. Alors il parle, hésite, recommence, réfléchit, s'adapte, progresse. Matthieu parle et ça va mieux.

Aujourd'hui, je crois que si on me demandait comment j'enseigne, je répondrais que je n'enseigne pas : j'essaie seulement de laisser de l'espace à la parole. La seule solution que j'ai trouvée pour que mes élèves progressent en lecture c'est de les laisser parler de la lecture et sur la lecture, c'est de les laisser m'expliquer comment cela fonctionne. La seule solution que j'ai trouvée pour qu'ils progressent en maths c'est de les laisser parler sur les maths. Il m'a fallu du temps pour le comprendre, mais ce dont ils ont besoin avant tout c'est de mots. Des mots pour construire et organiser une pensée. Ma petite « Barbie » est entrée à l'école avec des mots plein son cartable. Elle a pu s'asseoir dans la classe et écouter sa maîtresse comme doit le faire une bonne élève. Mes élèves ne m'écoutent pas, ils ne peuvent pas m'écouter. Alors c'est moi qui les écoute, attentivement, parler de syllabes ou de Rolling Stones, d'oiseaux ou de « plus » et de « multiplié », de carrés et de ronds ou d'écriture. Parfois je les aide à trouver le bon mot, la bonne phrase. Je les aide à remettre un peu d'ordre. Je ne leur enseigne pas la « maîtrise de la langue », je les observe maîtriser la langue petit à petit comme on observe un enfant qui fait ses premiers pas en mettant toute ma vigilance dans ce seul objectif : qu'ils ne trébuchent pas.